



Le village de mes rêves

Eno nakano bokuno mura
de Yoichi Higashi

Fiche technique

Japon - 1995 - 1h52

Couleur

Réalisateur :

Yoichi Higashi

Scénario :

Yoichi Higashi

Takehiro Nakajima

d'après *Le village de mes peintures* de Seizo Tashima

Musique :

Musique ancienne

Caterina

Interprètes :

Keigo et Shogo Matsuyama

(Seizo et Yukihiro)

Mieko Harada

(La mère)



Keigo et Shogo Matsuyama (Seizo et Yukihiro)

Résumé

Devenus de célèbres illustrateurs de livres pour enfants, les frères jumeaux Yukihiro et Seizo Tashima se souviennent de leur enfance dans la campagne de Kochi

Le village de mes rêves retrace les péripéties cocasses et fantaisistes de ces deux jumeaux de neuf ans qui, entre de brèves séances de dessin, font de mémorables parties de pêche, se baignent dans la rivière et gagnent une réputation de «sales gosses» en ruinant les récoltes des voisins, en chassant les oiseaux et en commettant tout un tas de bêtises ordinaires.

Entre un père souvent froid et distant et une

mère indulgente et libre, les jumeaux vont faire les premières rencontres importantes de leurs vies : une petite fille pauvre et méprisée par ses camarades de classe, un garçon fascinant, des voix étranges au fond de la rivière, trois vieilles femmes perchées sur un arbre qui passent leur temps à commenter la vie du village... A travers ces êtres bien réels et ces créatures surnaturelles, le film va basculer dans le rêve et dans le Japon des traditions rurales et des légendes...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Seizo ou Yukihiro ? Yukihiro ou Seizo ? Impossible de les différencier. Deux jumeaux, la cinquantaine avancée. L'un habite la banlieue de Tokyo : l'autre celle de Kyoto. Les frères Tashima sont illustrateurs de livres pour enfants. On les voit réunis le temps d'un week-end, ils comparent leurs derniers dessins...

«*C'est ici que j'ai pêché ma première écrevisse*», dit Seizo, pointant un détail du dessin de son frère. Leurs regards s'emplissent de nostalgie...

Nous voici au lendemain de la Guerre, à Kochi, riant petit village entouré de forêts et traversé par une rivière. Rien n'évoque la défaite ou la reconstruction. Seizo et Yukihiro, joués par deux jeunes jumeaux de 9 ans, vivent avec leur sœur aînée et leur mère, institutrice de l'école locale. Leur père, fonctionnaire, a dû rester en ville. C'est le temps de l'insouciance, des parties de pêche et de cache-cache, des cabanes en bois, Le temps des farces, aussi. Chaque soir, Seizo et Yukihiro se font sermonner. Quand ils n'ont pas saccagé les plantations d'un paysan, ils ont volé les pièges à anguilles des voisins...

A la campagne, toutes les enfances se ressemblent, et plus d'un spectateur occidental se retrouvera dans ce film que Yoichi Hioashi a tiré du *Village de mes peintures*, recueil de souvenirs de Seizo Tashima, Même plaisir à battre la campagne, même malice à faire les quatre cents coups, Seizo et Yukihiro sont les cousins nippons de *Marcel et Petit Paul*, les gamins de *La Gloire de mon père*, de Marcel Pagnol. Pourtant, point de garrigue ici, même si les cigales s'en donnent à cœur joie. Le point commun, c'est le bonheur d'être enfant.

Le village de mes rêves est de ces films qui semblent dépourvus de scénario, alors qu'ils racontent mille histoires. Celle de Senji, le garçon mal vêtu qui sort d'une maison de redressement et

devient la tête de Turc de l'école. Celle de Hatsumi, la petite écolière qui travaille dans une fabrique de papier, tandis que ses camarades se baignent dans la rivière. L'enfance, dit Truffaut, c'est le temps des «*premières fois*». Seizo et Yukihiro vont découvrir l'inégalité, l'injustice, la honte. Ils découvrent leur corps, aussi, dans une scène à la fois pudique et d'une franchise totale, où la mère leur explique la différence des sexes.

Constamment, Yoichi Hitashi mêle réalisme, burlesque et fantastique. Trois vieilles femmes perchées dans un arbre commentent l'action, qui bascule dans la fantasmagorie. Car, comme dans les contes, la nature est peuplée de génies : quand Seizo manque de se noyer, il entend une voix venue des profondeurs de la rivière, qui l'appelle d'un ton enjôleur («*Viens te battre... viens te battre...*»). Parfois, c'est un sous-titre malicieux («*Tu ne m'attraperas pas.*») qui apparaît sur l'image d'un poisson récalcitrant.

La complicité des deux frères est totale, mais Hiashi suggère qu'il n'est pas forcément drôle d'avoir son double parfait : au cours d'une partie de pêche où leurs lignes se sont emmêlées, les enfants sont saisis d'un accès de colère qui frôle l'hystérie.

Le plan final nous ramène au présent. On retrouve les deux illustrateurs dans leur jardin. Une dernière fois, les trois commères qui ont commenté leurs frasques d'antan apparaissent dans le ciel, symbole d'un passé révolu. La magie de l'enfance s'envole. Du village bien aimé, il ne reste que des dessins. Au cinéma comme dans la vie, les parties de campagne s'achèvent dans la mélancolie...

Bernard Génin

Télérama n°2464 - 2 Avril 1997

Propos du réalisateur

Le village de mes rêves s'inspire de l'œuvre de Seizo Tashima (...). Ce qui m'a frappé dans ce livre, c'est une approche du monde d'une grande sensualité (...). J'ai essayé de traduire cette sensualité dans mon film. (...) J'ai voulu montrer comment deux personnes, en l'occurrence des enfants, peuvent à la fois se ressembler et être différentes par leur personnalité. J'ai voulu aussi montrer le mode de communication unique à deux êtres qui sont très proches : des jumeaux. (...) Les trois vieilles femmes ont deux fonctions : ce sont de vieilles commères qui vivent dans ce village. Mais la façon dont elles observent les personnages a aussi une dimension surnaturelle. (...)

Il existe au Japon une minorité de gens appelés «Burakumin», (...) discriminés depuis des décennies car ils se sont spécialisés dans les métiers du cuir et de l'abattage des animaux, ce qui est contraire à la religion shinto-bouddhiste. La petite fille, Hatsumi, est une «Burakumin». Quant à Senji, (...) personne ne connaît ses origines. C'est un «mare-bito» (...). La société japonaise, basée sur l'appartenance à la communauté, discrimine plus l'étranger par crainte que les «Burakumin». Senji est un personnage étrange, presque divin, fascinant pour les enfants, car il semble avoir une force surnaturelle.

Pour moi, la musique est l'élément le plus important (...). J'ai senti que les musiques contemporaines classiques ou traditionnelles japonaises ne correspondraient pas. En visualisant les scènes du film, j'ai pensé à la musique médiévale européenne.

Dossier distributeur

Le réalisateur

Né en 1934 à Wakayama, Yoichi Higashi a réalisé seize longs métrages à ce jour. Il découvre dès l'âge de cinq ans le cinéma à travers les films japonais que l'emmène voir son père. A l'école, un professeur lui fait connaître le cinéma français - Renoir, Duvivier, René Clair - qui l'émerveille. Il est en particulier bouleversé par la vision d'Orphée.

En 1954, il est diplômé de l'université de Waseda mais pendant ses années d'étude il a compris son manque d'intérêt pour la politique et le commerce. Seule sa carrière artistique semble le motiver et il est convaincu que le cinéma serait le mode d'expression qui lui conviendrait le mieux. Il réussit un examen d'entrée dans la société de production de films Iwanami et, en 1962, il devient réalisateur indépendant.

Dès 1965, il signe son premier court métrage, **A face**. Il fonde en 1969, avec Ryutaro Tagaki, les Productions Higashi à l'occasion de la sortie du long métrage documentaire **Les îles Okinawa** qui obtient un vif succès. En 1971, il est choisi comme «révélation de l'année» par la Guilde des Réalisateur japonais, pour sa première œuvre de fiction, **The gentle Japanese. A boy called third base** en 1978 lui vaut plusieurs prix dans divers festivals et une récompense du Ministère de la Culture. Depuis, les films de Higashi ont été primés dans de nombreux festivals au Japon comme dans le monde entier, en particulier **Le fleuve sans pont** et **Le village de mes rêves**, respectivement en 1992 et 1996.

Fiche AFCAE promotion

Documents disponibles au France

Dossier distributeur
Cahiers du Cinéma n°512 - Avril 1997
Positif n°434 - Avril 1997
Le courrier Art et Essai n°57 - 15 Mars 97
Saison cinématographique 1997